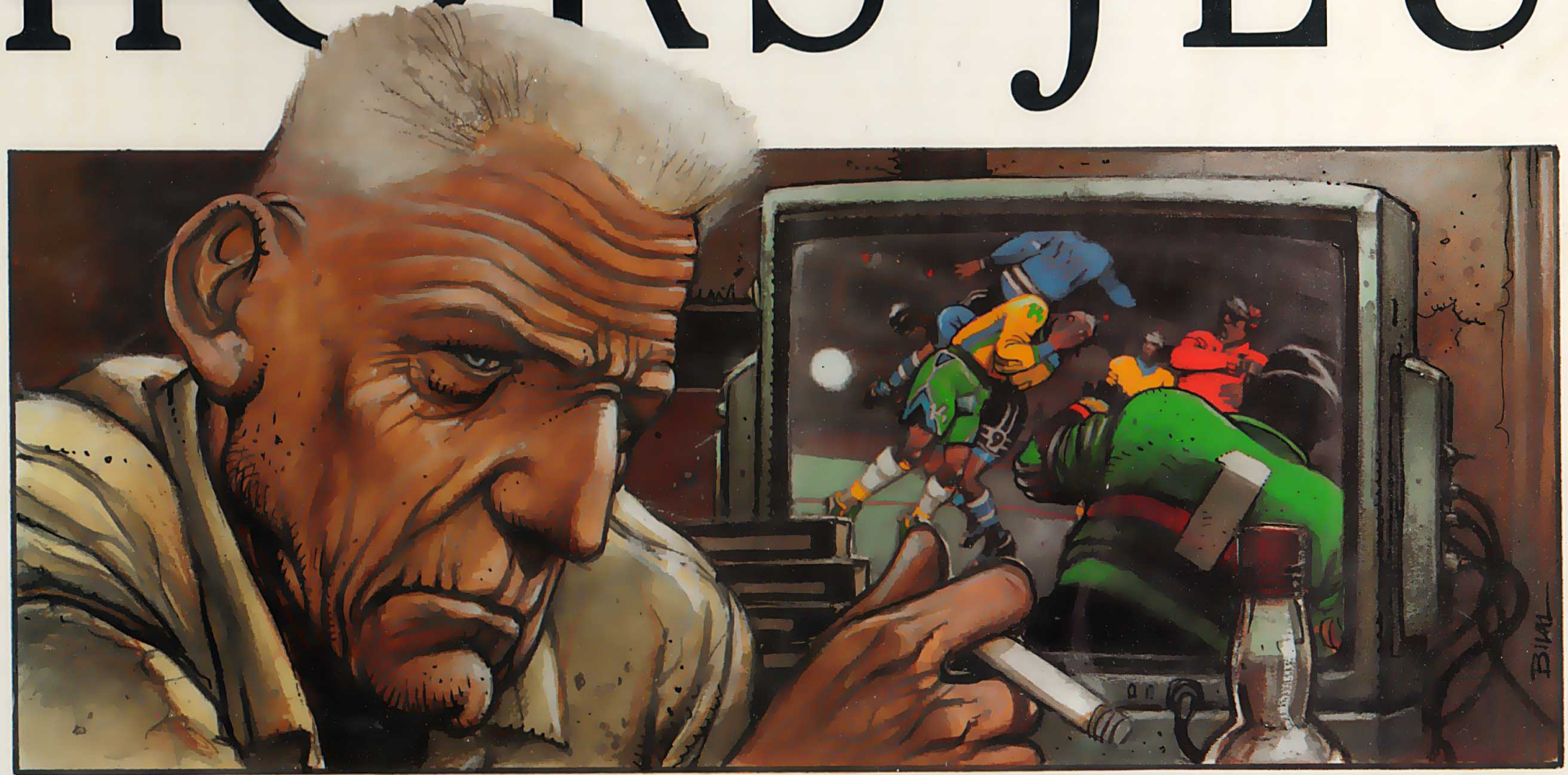


SCIENCE-FICTION

autrement
EDITIONS

HORRS JEU



enki bilal • patrick cauvin



© 1987 by les Editions Autrement, 4, rue d'Enghien, 75010 Paris - Tél.: 47 70 12 50 - ISBN 2-86260-207-8 - ISSN 0763-6202 - N° d'édition: 163 - Dépôt légal: 2^e trimestre 1987 - IMPRIMÉ EN FRANCE

Autrement
EDITIONS

HORS JEU

enki bilal • patrick cauvin

mon nom est Skavelicz. Stan Skavelicz. Et je suis, aujourd'hui, très vieux. Je croyais que de toutes les mésaventures qui peuvent arriver aux hommes, la vieillesse était la plus stupide et la plus inutile. Cela s'est révélé inexact il y a trois jours. C'est mardi matin que le téléphone a sonné. C'étaient ceux de Delta Work 3. Je ne regarde jamais leur chaîne. Je capte l'Europe certains soirs, ou les Syriens. Je n'ai jamais travaillé directement pour eux, je crois qu'ils ont retransmis l'un de mes reportages autrefois. Une éliminatoire interafricaine. Les joueurs venaient des déserts de Kordofan, ceux de la plaine. Il y avait eu



un incident en fin de partie avec le goal yéménite. Personne n'avait vu partir le coup malgré les caméras directionnelles. Le plan de la cheville broyée avait été choisi pour une rétrospective de l'année sportive. On entendait ma voix sur les images ; j'ai touché des royalties à chaque passage. Un match minable, juste ce choc à la 43^e minute. Une perfection. L'attaque imparable, invisible. Il y a eu mieux après...
Donc, Delta Work 3 m'a appelé. Ils ont eu du mal à me retrouver ici, je les comprends. Cela fait vingt-trois ans et sept mois que j'ai posé écouteurs et micro à la fin d'un match de coupe A. Les meilleurs en

théorie. L'indice d'écoute avait été de 0,37. Plus faible que les reprises de films muets programmés entre 3 et 5 heures par Old Movies Network. Il n'y a plus jamais eu de rencontres après ce jour-là. J'avais une certaine chance, je quittais le métier au moment précis où je n'aurais pu l'exercer plus longtemps. C'était en décembre, le 12. Le jour où le football a disparu.

Carcello est venu me voir hier. C'est un copain. Un vieux con. Un peu moins vieux que moi mais presque aussi con. Il a des idées sur cette mort. Il pense que la race a changé... Il prétend qu'il y a quelques siècles les enfants dans les rues tapaient du pied dans des objets : des boîtes, des fruits, des chiffons... D'autres choses sont venues, et ce plaisir a disparu. Peut-être... Mais il y a eu autre chose... C'est de cela que m'a parlé Delta Work 3. Ils veulent que je participe à leur mensuel. Ils en sont au troisième numéro. C'est une émission nécro, programmée

à 18 heures. Ils ont déjà réalisé "Ciné-Mort", "Music-Mort". Ils veulent faire "Foot-Mort". 80 minutes pour expliquer comment et pourquoi des phénomènes de masse disparaissent : le cinéma, la musique, le football. Ils m'ont demandé de choisir les documents, de proposer des explications... C'est ce que je disais au début : ils m'ont choisi parce que je suis vieux ; le dernier reporter vivant.

Je peux gagner beaucoup avec cette affaire... Mais il va falloir plonger dans un tas de choses passées... Tout a été si vite...

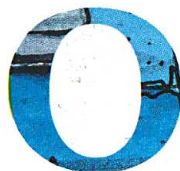
J'ai déjà trié des cassettes, isolé des images... Je n'ai pas encore accepté pourtant...

Il faut que je m'organise.

Il y a tant à dire...

Il faudrait que je leur parle de Sidrons par exemple... Wansa Sidrons...

Le plus grand de tous peut-être... C'est la première image...



Les informations diffèrent concernant Wansa Sidrons ; on l'a cru longtemps originaire des brumes froides de Dalécarlie, en fait il est né à Vikna, une île norvégienne, au large de Folda Fjord, et a passé ses premières années dans une région du globe qui ignorait jusqu'au nom même du football. A quatorze ans, et à son corps défendant, il pénètre sur un stade dans la banlieue de Mourmansk, où son père s'est réfugié après l'éclatement de la paix scandinave. Il joue arrière-droit, se fait remarquer par son sens de l'anticipation et une frappe instantanée qui sera évaluée plus tard par les appareils de détection comme étant l'une des plus sèches et des plus violentes que l'on ait pu enregistrer (268 km/h pied droit sans élan, 272 km/h pied gauche sans élan). Donewer, qui à cette époque forme le plus grand réservoir de joueurs de l'hémisphère nord, le fera entraîner par les méthodes de Spirane et Gimbazohn. Très rapidement, il devient l'un des meilleurs numéro 8 du monde. Sa carrière se termine le jour où cette image est prise. Nous sommes dans les vestiaires du Stadunik. Les indices sont déjà en régression, mais le football a encore près de 317 millions d'adeptes dans le monde. Sidrons a été acheté 14 mois auparavant par les responsables sportifs d'URSS et est devenu le meneur de jeu de l'équipe nationale. Sandro Saperini, qui porte sur le cliché le n° 17, en est le butteur attitré. L'équipe d'URSS sera dans quelques minutes opposée à celle du Mozambique. Sidrons est capitaine de l'équipe, comme l'indique le triangle au lobe de

l'oreille gauche. Kurt Wromski, au premier plan de dos, est le troisième masseur du team soviétique. Personne ne peut se rendre compte qu'à l'instant précis où l'image est prise, il vient d'implanter sur la nuque de Wansa une micro-aiguille d'iridium contenant un tétaniseur profond qui atteindra les centres supérieurs du cortex une trentaine de minutes plus tard. Les composantes chimiques du poison ne seront jamais connues malgré les recherches histologiques des cellules cérébrales du joueur. Wromski fut abattu par des tueurs afghans dix-sept mois plus tard, sur les docks de Tocopilla, alors qu'il s'embarquait pour les îles San Fernandez. Wansa Sidrons devait terminer sa vie au département des aliénés dans un hôpital de la frontière russo-coréenne. Le foisonnement des drogues mortelles ou paralysantes, leur pouvoir d'action et les techniques d'injection à distance, qui deviennent à cette époque pratiquement indécélables, font que la sécurité des joueurs n'est plus assurée. Bizarrement, les primes de risques augmentant, on assiste à une arrivée massive de candidats sur le marché, et les réserves des deux hémisphères s'emplissent à nouveau. Le danger redonnera une fausse impulsion au football durant quelques mois. C'est l'arrivée de ceux que les médias appelleront les nouveaux gladiateurs..

Le football des mercenaires a commencé.

Sidrons fut peut-être le dernier géant, il fut un combattant loyal... Une des premières victimes.



ORDONNANCE 20-27

J'ai choisi d'extraire des archives ce document car il me paraît capital. On assiste à l'entrée sur le terrain des équipes d'Albanie et de Suède. L'enjeu est de taille, il s'agit du quart de finale de la Zone B Intercontinental Playland. Une des épreuves les plus cotées. 325 réseaux couvrent le match. Sa particularité n'échappera à personne : le public a disparu. Il ne reviendra jamais. A partir de ce jour, toutes les rencontres de Football Association se dérouleront en dehors de toute présence physique de spectateurs (c'est la célèbre ordonnance 20-27). Les raisons sont au nombre de trois. Le succès du spectacle-sport et l'éclatement démographique ont amené la plupart des nations à construire les mégastades dans les années 023, 024 et 025 ; ces vaisseaux de béton se révéleront financièrement très lourds à rentabiliser et les différentes crises économiques ne permettront pas d'entretenir ces monstres de pierre dont l'infrastructure s'avérera fragile : l'informatisation totale des systèmes de gérance de l'ensemble des complexes ne sera pas sans faille ; la climatisation généralisée à partir de l'avant-dernière coupe du monde ne sera qu'un palliatif. Dès 036, les stades de Oulan-Bator, Amman, Jaffa, Marseille, Bienn, Scarborough et Almendralejo deviennent des villes dans la ville et sont envahis par les gangs, les sectes et les nomades. On se souvient des massacres de l'Olympic Stadium de Jamnagar, quand l'armée dut nettoyer, avec l'appui des hélicoptères et des blindés, les adorateurs de la déesse Kablor. On ne dénombra jamais exactement le nombre des morts, mais on peut l'estimer à 130 000... Les tentatives pour transformer ces immenses vaisseaux de béton n'aboutirent jamais. La deuxième raison est plus connue et elle peut se résumer en un seul mot : les killer-boys, ex-hooligans.

On pourrait ici se livrer à une longue énumération concernant l'affrontement des supporters des teams. Même après l'interdiction officielle sur tous les terrains de la planète de ces groupes organisés, le bilan sera lourd. 127 morts pour un match des divisions inférieures à Santo-Tomé...

La miniaturisation des armes de poing et les techniques de lutte contre la détection, permettant de néantiser les systèmes d'alarme, vont accroître les dangers, et l'on peut affirmer dès 042 qu'il n'y aura plus de matches sans victimes. Le phénomène culmine lors des éliminatoires d'un championnat interrégional à Tabelbala où la bataille rangée fera 7803 morts par balles. Sur les 22 joueurs, 14 seront abattus dans les vestiaires par Achi Mastarkin, ancien joueur de Botafogo qui, armé d'un lance-flammes, sèmera la terreur pendant près de quatorze heures.

La troisième raison est simple : déjà, dans les années de gloire du football, le nombre de spectateurs présents ne représente plus qu'une infime poussière si on le compare à celui de téléspectateurs. Lorsque sera introduit le PCP (pari en cours de partie) où l'on ne peut jouer que si l'on se trouve devant un récepteur, les travées seront de plus en plus désertes. La loi 20-27 ne fera qu'entériner un état de fait. Mon opinion ne compte guère ; je crois encore cependant que l'absence de public est l'une des raisons qui a fait disparaître ce sport...

Même avec les progrès réalisés par les ubiks caméras et l'utilisation des appareils subjectifs permettant au spectateur de voir exactement ce que voit le joueur au moment de l'action, rien n'a remplacé pour moi la voix vibrante de la foule, sa cénaleur et sa folie...

Oui, cette photo est un tournant.

Un autre sport est né. Il ne vivra pas longtemps.





Ce document représente la 27^e minute d'un match opposant en championnat d'Amérique latine le Brésil à l'Uruguay.

Il me paraît intéressant et significatif dans la mesure où il illustre parfaitement l'une des conséquences d'une méthode qui devait sévir durant de longues années et qui fut connue (assez peu, il est vrai) sous le nom de Punishment Flash, dont l'inventeur fut Gordon Lye.

Si la technique employée est complexe, nécessitant la conjonction et la synthèse de trois systèmes :

- a) implantation d'électrodes au niveau du thalamus,
- b) assimilation neuronale d'adjuvants chimiques dérivés du penthotal,
- c) mise en contact répétée avec des expériences d'autosuggestion et de narco-analyse, on peut affirmer que le principe est des plus simples. Un joueur soumis au test du Punishment Flash est un joueur dont le sentiment de culpabilité après une faute s'exprime par une décharge douloureuse dont la durée n'excède pas un dixième de seconde, mais qui décuple ses forces et tourne son esprit dans un seul et unique sens : ne plus subir de nouvelles décharges.

Il faut préciser ici que le mot "faute" ne doit pas évoquer un quelconque manquement à la règle morale, mais une erreur tactique, un ratage, une absence de vivacité, de décision, un manque de jugement ou de vitesse. Bref, il y a "faute" chaque fois que le joueur est individuellement battu.

Cette technique a servi tout d'abord de méthode de sélection aux entraîneurs des équipes : tout joueur qui, au cours d'un match, subissait plus de dix fois le PF n'était pas retenu. Par la suite, elle est devenue un élément essentiel de l'amélioration du jeu des joueurs. Un nom est à citer ici, celui de Pavel Morogon, qui, en 17 matches d'affilée, ne reçut aucune décharge, qui ne commit donc aucune faute

en 17 rencontres. L'arrière-droit du Birmingham S.C. fut d'ailleurs l'un des meilleurs stoppeurs du monde.

Cependant, avant d'être parfaitement maîtrisé, le PF fit des victimes. Le document qui nous occupe est là pour nous le rappeler.

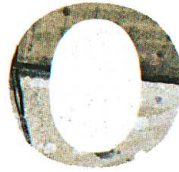
Berthold Kajeski, milieu de terrain uruguayen, a reçu les consignes de marquer le 23 brésilien, Sami Cotanho, l'un des meilleurs butteurs du moment.

Kajeski n'a pas lâché son adversaire et l'a séché trois fois dans les quatre premières minutes – deux fois sur tacles latéraux, une fois sur charge frontale, ce qui lui vaudra une sanction arbitrale et un coup franc pour obstruction et anti-jeu. Il est à noter ici que le PF n'a pas joué car le coup franc est moins dangereux que l'action de Cotanho si elle n'avait été interrompue ; Kajeski a donc eu raison d'intervenir. C'est à la 27^e minute que l'incident se produit : un avant brésilien cafouille volontairement le ballon pour attirer Kajeski qui jaillit, abandonnant sa surveillance. Cotanho est libre et reçoit le ballon qu'il contrôle en vol. En un éclair, Berthold Kajeski comprend qu'il est tombé dans un piège, et la punition psychochimique se déclenche automatiquement. Mal dosée, le joueur présentant un terrain peut-être trop fragile, la violence du flash est insoutenable. Les artérioles éclatent, causant des lésions irréversibles, tant dans la région du tympan que sur la rétine.

Kajeski en retirera une surdité presque totale et restera aveugle. Il se suicidera deux ans plus tard.

Dans les années qui suivent, le PF s'affinera. Mais je pense qu'il a contribué à creuser un fossé entre les joueurs professionnels et le reste de l'humanité : les hommes qui ont accepté de courir les risques qu'il entraînait n'étaient déjà plus des hommes comme les autres... Les choses, comme on le sait, ne devaient hélas pas en rester là.





VOici en effet un document comme toutes les antennes en diffusèrent durant des années. Ils sont évidemment tous postérieurs à la loi 052, puisque c'est en novembre de cette année que la Fédération internationale autorisa l'apparition sur le terrain des greffés. Ils furent limités dans un premier temps au nombre de deux par équipe. On sait comment les choses évoluèrent par la suite.

Nous sommes en janvier 053. Le match oppose la Suisse aux territoires occidentaux de l'Australie.

Ernst Zopalev, d'origine bulgare, stagne depuis deux ans dans le Réservoir. Personne ne l'a encore choisi. Fatigué d'attendre une hypothétique sélection alors qu'il atteint l'âge critique de vingt-sept ans, il décide de subir la greffe, et se rend à Buffalo où il se fait amputer de la jambe gauche. C'est celle qui est la plus faible : au cours de matches d'entraînement et en visionnant des vidéos, il s'est aperçu que les statistiques le concernant ne mentent pas ; sur l'ensemble de ses interventions sur le ballon, cette jambe n'intervient que dans 17 p. 100 des cas. En termes clairs, il est sur le terrain un véritable unijambiste.

Il a entendu parler des techniques de greffe et se décide. Le professeur Zoltan Mawauks persuade son patient d'utiliser un matériel suractivé non testé, dont les résultats ne se font pas attendre. Après une rééducation ultrarapide, Ernst Zopalev reprend la compétition. On s'aperçoit alors qu'il a gagné 2 secondes et 3/10^e sur le 100 mètres lancé, et sa détente (il ne prend plus son élan que sur sa jambe factice) a augmenté de 24 centimètres ; de plus, il utilise à présent ses deux pieds à peu près à égalité, aussi bien pour les dribbles que pour la frappe. Zopalev est catalo-

gué huitième joueur mondial. Avant d'être appareillé, il n'était jamais parvenu à être classé.

Acheté par la Suisse, il se révèle être l'un des meilleurs ailiers de débordement européens, mais ignore encore que le matériel du professeur Mawauks n'est pas entièrement fiable.

Au cours d'un match contre la Yougoslavie, il doit être évacué du terrain, le système de radiocommunication, centré sur les centres réflexes, étant tombé en panne. Ce sera le premier incident.

Au cours du match contre l'Australie, dont ce document est extrait, un court-circuit a lieu, entraînant au niveau rotulien une détérioration des microprocesseurs. Le drame de Zopalev commence.

On ne lui a pas dit qu'il s'agit d'une véritable greffe et que toute réparation est impossible. La fonte de certains matériaux de revêtement pénètre dans la zone évidée du fémur contenant les fils de commande. Il s'ensuivra un empoisonnement de la moelle et du tissu osseux lui-même, ainsi que de la gaine nerveuse.

Atteint de la fameuse "maladie des greffés", Zopalev mourra deux ans plus tard après avoir subi deux autres amputations successives, qui n'arrêteront pas le cancer dont il est atteint.

Nul doute que Zopalev, et d'autres avec lui, fut un pionnier dans cette chirurgie artificielle, qui devait contribuer à donner au football un nouveau et terrible visage. Peut-être est-ce à cette époque que j'ai cessé de l'aimer, alors que, je peux l'avouer aujourd'hui, il avait été jusqu'à cette période la grande passion de ma vie...



LA L O I LYVENFELD

Branko Baronyi fut sans conteste le meilleur “voltigeur” que fournit la Yougoslavie durant les années 014 à 019. Joueur classique, il dut à une technique irréprochable d’échapper aux attaques des différents killer-boys chargés de le marquer. Il inscrivit en cinq ans plus de 24 buts au cours des rencontres internationales et sembla un temps parfaitement imbattable dans son compartiment de jeu. C’est alors qu’intervint l’Organisation bleue.

Les rapports entre la sexualité et la condition physique des sportifs n’avaient jamais été élucidés scientifiquement au cours des siècles précédents. Il fut un temps où il avait été décrété que toute éjaculation entraînait pour le joueur une perte d’énergie considérable, ce qui amena la plupart des champions à une abstinence totale durant les périodes d’entraînement et bien évidemment les rencontres elles-mêmes. Ce n’est qu’au début du XXI^e siècle que Lyvenfeld découvrit la loi qui devait porter son nom et qui allait bouleverser les données du problème : contrairement à tout ce qui avait été dit jusqu’à ce jour, les quantités plus ou moins grandes de liquide spermatique dépensées au cours d’ébats sexuels plus ou moins prolongés n’intervenaient en aucune façon dans les possibilités physiques et nerveuses des joueurs.

En revanche, la conscience, diffuse ou non, chez le joueur d’une insuffisance sexuelle pouvait aller jusqu’à lui enlever jusqu’à 14 p. 100 (13,7 suivant les techniques de mesure Lyvenfeld-Mawrat) de ses moyens.

C’est à partir de cet instant qu’intervint la fameuse Organisation bleue de sinistre mémoire, dont la première victime fut Branko Baronyi.

Laura Spender lui fut présentée, à Prague, à l’issue d’un match. Elle avait, durant le mois précédent, étudié le dossier du joueur, connaissait tout de lui et savait parfaitement ce qu’il était nécessaire de faire pour le séduire. Elle triompha donc sans

mérite et devint rapidement sa maîtresse. C’est alors que commença un lent travail de sape où elle parvint, sans prononcer un seul mot touchant au sujet, à persuader Baronyi qu’elle n’éprouvait pas avec lui une jouissance totale. Le joueur prit à cette époque son premier choc au cours d’un entraînement, et se fit sécher violemment par un arrière-central totalement inconnu. Le soir même, il questionna Laura qui, conformément aux ordres reçus, s’effondra en larmes et lui avoua son insatisfaction libidinale.

La vie professionnelle de Branko Baronyi prit alors une pente prévisible : il ne fut plus sélectionné en équipe nationale dans les six mois qui suivirent et ne fut utilisé que lors de matches-spectacles dans les divisions industrielles, où son nom même n’attirait bientôt plus personne.

Les fuites qui eurent lieu par la suite démontrèrent que l’Organisation bleue avait monté l’affaire sur la commande d’une compagnie pétrolière mexicaine sponsorisant l’équipe nationale qui devait être opposée à l’équipe yougoslave, la plus dangereuse du groupe.

Laura Spender permit au Mexique de triompher ce jour-là : Baronyi fut inexistant. On peut estimer à 142 les victimes de l’Organisation bleue, dont les fichiers informatisés firent des ravages durant de nombreuses années au sein des équipes les plus prestigieuses.

Le document a été pris par un voisin, neuf ans jour pour jour après la rencontre de Branko-Laura. Le joueur n’a plus aucun contrat depuis dix-sept mois. L’Organisation bleue n’a jamais payé Laura pour ses services. Elle a tout avoué à son mari, mais il est trop tard, les blessures de celui-ci lui interdisent tout come-back. Un enfant leur est né. Il regarde inlassablement les cassettes d’autrefois : celles où son père était un grand joueur.



CE document a été pris durant ce que l'on a appelé la période Botang de l'équipe nationale française.

Durant les trois années qui avaient précédé, les résultats de cette nation avaient été catastrophiques. Elle avait été éliminée des principales compétitions mondiales dès les premiers tours.

C'est alors que le sélectionneur officiel découvrit, au cœur des territoires africains qui bordent l'ancien fleuve Congo, une région peu peuplée, dont la principale, voire unique, source de revenus était l'exportation, dans les villes portuaires du golfe d'Aden ou du canal du Mozambique, de jeunes gens taillés pour le football, qu'ils pratiquaient de façon intensive et avec une science peu courante.

Ces garçons étaient des joueurs nés, le football leur servant de tradition ancestrale ; à la fois jeu, rite, religion, culture, idéal et raison de vivre.

Et parmi ces athlètes dispersés sur les rivages de l'océan Indien, l'officiel français découvrit trois frères : Varabang, Zord et Serbor.

Ils furent plus connus sous leur nom de famille, et les foules apprirent bientôt à scander le nom des Botang.

L'intérêt du document que l'on peut voir ici est qu'ils sont tous ensemble réunis au cours du match qui les oppose à l'équipe du Vatican.

Le problème qui, à cette époque, s'était posé aux Français était simple : il leur était impossible de sélectionner ces hommes, merveilleux joueurs, entraînés depuis leur naissance à opérer ensemble.

En effet, les lois raciales en vigueur étaient extrêmement strictes : il était interdit à un joueur de couleur (et cela depuis l'année 010) de faire partie d'équipes de catégorie 5, 4, 3, 2, 1 et a fortiori de l'équipe nationale.

La solution fut trouvée par l'entraîneur général Ismaël Penth qui décida d'avoir

recours aux techniques déjà connues de dépigmentation. Les méthodes employées furent différentes pour les trois frères.

Serbor eut seul recours au rayonnement laser ; victime de troubles visuels, il supporta cette épreuve, bien qu'il se plaignit souvent de migraines violentes.

Varabang choisit la greffe d'épithélium. Sa convalescence fut lente et douloureuse, mais ce fut sans doute celui qui eut le moins de séquelles ; aucun phénomène de rejet ne fut constaté.

Zord (gardien de but) ne put être greffé, et on dut avoir recours à une solution chimique. Le traitement consistait à détruire les cellules productrices de mélanine. Cette méthode échoua. Comme l'indique le document, le blanchiment n'est pas uniforme, et des modifications, voire des altérations du comportement, se firent rapidement sentir.

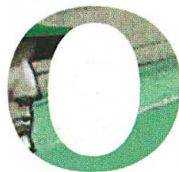
Ce match contre le Vatican fut le dernier auquel participa Zord. Violamment chargé par l'un des joueurs pontificaux, Zord devait s'écrouler à la 67^e minute. Ses défenses immunologiques trop longtemps sollicitées semblèrent disparaître d'un coup, et dans les mois qui suivirent, sa couleur naturelle réapparut presque uniformément. Il devait vivre encore trente-quatre années, complètement tétraplégique. Dernier détail concernant ce document : c'est la première fois que l'équipe du Saint-Siège emploiera les fameuses laserauréoles qui la rendirent célèbre.

Ce gadget qui, aux dires des spécialistes en psychologie transcendantale, devait leur conférer, aux yeux de leurs adversaires, une aura d'invincibilité, ne leur permit même pas de franchir le cap des 16^e de finale lors du Championnat Total de l'an 020. Certains prétendirent que les défaites subies par les hommes de la chrétienté furent à la source de la quasi-disparition de la pratique du dogme catholique.

Quoi qu'il en soit, je salue ici les Botang ; que leur peau fût noire ou blanche, ils furent tous les trois de très grands et inoubliables joueurs.



Blair



On peut affirmer qu'à partir de 032, 90 p. 100 des matches furent truqués. Parallèlement, les gains que permettaient les jeux avaient pris des proportions colossales, et un accord international devait interdire aux communs des mortels d'y participer. En fait, les paris furent réservés à partir de cette époque aux 400 plus grandes fortunes mondiales, aux groupes bancaires et à des sociétés industrielles ou commerciales de grande importance.

Le jeu était double : il consistait à payer une équipe pour perdre et à miser évidemment sur l'autre. Les deux équipes en présence, managées par des cabinets d'avocats, faisaient monter les enchères, et s'arrangeaient entre elles. La plupart du temps, le vainqueur était l'équipe qui avait été le moins sollicitée pour s'incliner. Ce n'est en fait qu'en cas de relative égalité des combattants que jouait la loi du fric. Celui qui aurait su, de façon précise, le montant exact des sommes versées à chacune des équipes aurait pu dire exactement quel serait le vainqueur.

Or, cet homme exista : il se nommait Ernie John Dwight. Il fut l'auteur de l'une des plus belles escroqueries des années 030.

L'homme, ancien entraîneur de l'équipe d'Irlande, avait participé à des trafics d'armes durant la période des guerres européennes. Il arriva à tisser un réseau extrêmement serré d'informateurs dans les milieux de la haute finance, et en particulier parmi les responsables du secteur des paris. C'est ainsi qu'il put se tenir au courant des montants des pots-de-vin versés avant chaque match. Cela revenait à dire qu'il savait à l'avance le résultat de chacun. Or, il ne jouait pas. Il aurait pu également vendre à prix d'or ses informations, il ne le fit jamais. C'est alors qu'arriva le 17 avril 030. Le lendemain devait se disputer le match Grand-Orient - URSS. Les paris laissaient apparaître un très léger avantage en faveur du Grand-Orient. C'est alors que le bruit se répandit comme une traînée de poudre : Ernie John

Dwight, l'homme qui connaissait le résultat des matches avant qu'ils soient joués, venait de parier pour la première fois de sa vie. La nouvelle tomba sur les téléscripteurs à 19 h 35 : Dwight avait misé 35 000 dollars sur le Grand-Orient. Interrogé par les networks, Dwight confirma. Pressé par les journalistes, l'un de ses hommes laissa échapper quelques confidences : Dwight avait dû faire face depuis quelques mois à des dépenses élevées (on parla même d'un chantage exercé contre lui), et était contraint de parier. Et si Dwight pariait, il gagnerait.

En quelques heures, les autres parieurs le suivirent. Le Grand-Orient était favori à 25 contre 1, à douze heures du match.

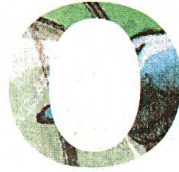
Le 18 avril, une heure avant le début de la rencontre, Dwight pénétra dans sa loge-bureau du stadium central. Les hommes chargés de sa surveillance le virent sortir d'un tiroir un Dermic Pistol et s'expédier une seringue en pleine tête. Les surveillants se ruèrent vers les téléphones et communiquèrent la nouvelle.

La réaction de ceux à qui elle parvint fut immédiate. Si Dwight s'était tué, c'est qu'il s'était trompé en misant sur le Grand-Orient ; sa réputation aurait été entachée, il n'y aurait pas survécu.

Pendant les quinze minutes qui suivirent, les parieurs prévenus reportèrent leur mise sur l'URSS ; la plupart doublèrent ou triplèrent même la somme mise en jeu. Le Grand-Orient gagna 4 à 3.

On ne trouva pas trace de Dwight ; la police retrouva le Dermic Pistol et, à terre, une aiguille truquée à pointe rentrante. Dwight, qui avait évidemment laissé sa mise sur Grand-Orient, empocha ce jour-là 4 milliards et demi de dollars, déduction faite de la somme versée à l'URSS pour s'incliner. Dwight disparut. Il vécut dix-huit ans dans les Aléoutiennes. Agé de soixante-quatorze ans, il épousa une fille de dix-sept ans et en mourut l'année suivante, épuisé mais heureux.





je voudrais parler ce soir de Mors Brentaniello.

Son nom ne fut jamais prononcé et il ne figure sur aucune anthologie du football ; si je pense à lui maintenant c'est tout simplement parce qu'il fut mon ami durant plus de quinze ans.

Il ne fut jamais un grand joueur, le plus souvent remplaçant dans des équipes de catégorie B ou C.

A vingt-deux ans, blessé à la hanche, il put se recycler dans la caste plus que fermée que composaient les arbitres. Lorsqu'il commença à exercer ses fonctions, il y avait longtemps que l'arbitre traditionnel, courant au milieu des joueurs, avait disparu, entraînant avec lui les deux arbitres de touche. Malgré des protections renforcées, le risque était trop grand. De plus, le rythme et la violence de l'engagement physique qui avait lieu sur les stades rendaient ses interventions plus que périlleuses. Il y eut des accidents nombreux, en particulier au cours d'un quart de finale de la coupe junior de O17 où, atteint de plein fouet par le tir d'un joueur syrien, Wenslas Bordiegh, referee international, fut tué net. De plus, le matériel électronique permettait un contrôle relativement efficace des coups et des actions défendus.

C'est six mois après cette mort que les arbitres, au nombre de douze, furent placés dans les fameuses cages arbitrales, fosses souterraines éparpillées tout autour du terrain.

Un tunnel leur permettait d'atteindre une salle commune, souterraine également, les plus anciens ayant droit à des appartements séparés, où ils vivaient, certains avec leurs familles.

Il faut préciser, en effet, que pour éviter les tentatives de corruption et les ven-

geances possibles, les hommes qui exerçaient ce métier ne pouvaient plus sortir de leur univers souterrain.

Brentaniello, comme les autres, vécut de longues années sous la terre ; seule sa tête apparaissait à la surface du sol durant les matches, protégée par une bulle de verre blindée.

Au cours de l'une des rencontres où il officiait, il fut pris à partie par l'un des joueurs de l'équipe de Surinam qui l'accusa de ne pas avoir sanctionné un hors-jeu de l'équipe adverse. Mors tint bon. La bande magnétique analysée ne put jamais déterminer qui du joueur ou de Brentaniello avait raison. A cause de ce but, Surinam s'inclina 2 à 1. Or, l'équipe était sponsorisée par des laboratoires semi-clandestins, fournissant les 3/4 de l'hémisphère nord en cocktails synthétiques, dont le plus connu fut le fameux "King big-bang Sheet" ou "Red Death". Les empereurs de la drogue décidèrent d'avoir la peau de Brentaniello.

Pendant les trois années qui suivirent, il resta terré sous le stade ; toute visite étant interdite, nous ne pûmes communiquer que par télé ou vidéophone.

Un soir, les hommes d'une prétendue équipe d'entretien firent fondre avec un acide spécial la bulle protectrice de la cage de Brentaniello. Ils ne se donnèrent même pas la peine d'entrer dans les tunnels, ils jetèrent simplement par l'orifice pratiqué deux capsules sous pression du gaz toxique ZYK 33.

Tout ce qui existait de vivant sous le stade mourut étouffé.

Avant de périr à son tour, Mors décrocha le téléphone : « Stan, me dit-il, on peut toujours se tromper, mais je suis certain que ce but était valable et qu'il n'y avait pas de hors-jeu. »





Cela s'est passé dans l'île Alexandra, l'une des dernières terres avant les icebergs de l'océan Glacial Arctique... On trouve au nord la Terre François-Joseph, et puis il n'y a plus rien, que les brumes et le froid.

Dire que ce document représente le dernier but qui fut marqué au cours du dernier match serait excessif. Il a existé par la suite quelques équipes nomades, qui ont tenté de survivre en proposant des rencontres clandestines. Certaines eurent lieu, à Sakhaline entre autres, dans les déserts montagneux de Roubalkah, et dans les prisons désaffectées d'Hyderabad.

Mais ce match qui opposait l'Angleterre au Bénin fut le dernier à être encore diffusé par quelques réseaux... L'enregistrement que je possède comporte une bande sonore finlandaise.

Il est difficile d'avoir des précisions en ce qui concerne la température ; on peut penser qu'étant donné la région et la saison, tout s'est déroulé à -40°C environ. L'idée venait d'un sponsor en vêtements thermiques qui utilisa la rencontre pour lancer son produit : il lui fallait prouver que, grâce aux matériaux spéciaux avec lesquels étaient faits les équipements des joueurs, ils pouvaient tenir le coup même aux températures les plus basses et sous les rafales de blizzard les plus intenses. Il faut se rappeler qu'à cette époque les matches se déroulaient en neuf temps de dix minutes, de façon que le jeu ne soit pas interrompu par la projection de spots publicitaires durant les temps d'arrêt.

En fait, ce jour-là, les joueurs purent tenir une vingtaine de minutes, grâce, non pas à l'efficacité de leur équipement, mais à l'inoculation de substances chimiques,

activant les défenses dermiques contre les attaques extérieures. Ces substances cessèrent trop rapidement de faire leur effet et le résultat ne se fit pas attendre. Les gestes des joueurs se ralentirent, et les douleurs pulmonaires se mirent à apparaître... Les footballeurs béninois furent les premiers atteints. Il fut calculé que la différence de température entre le terrain de l'île Alexandra et leur lieu d'origine était de plus de 80°C . Mais bizarrement, ce fut le centre avant anglais, James Morlon, qui succomba le premier.

Le cliché qui le montre marquant de la tête l'unique but de la rencontre est exceptionnel sur un point : au moment où il a été pris, Morlon est déjà cliniquement mort. L'autopsie pratiquée le démontra : les tissus brûlés, les neurones et l'ensemble du système rachidien fragilisés par le froid extrême ne supportèrent pas le choc contre la balle durcie par le gel intense : les vertèbres claquèrent comme du verre. Morlon fut la première victime.

Sept minutes plus tard, l'arrière latéral béninois mourut à son tour. Le dernier match ne dura en fait que vingt-deux minutes. La maison de vêtements thermiques qui l'avait sponsorisé fit faillite, tandis que trois nouveaux joueurs durent être lasérisés et subir une rééducation du système respiratoire.

Ainsi s'acheva la belle histoire d'un sport, par une meurtrière et lamentable prestation.

Comme la mémoire isole une image du flux constant de la vie, James Morlon m'apparaît figé dans sa trajectoire, à la fois par la mort et par le souvenir.

On dit qu'il ne reste plus rien dans l'île Alexandra, que la glace et le vide.



C'est arrivé hier. J'avais fini de trier les cassettes et les documents... Je ne m'étais pas aperçu que cela m'avait pris si longtemps... plus de quatre jours que je n'étais pas sorti.

Delta Work 3 a appelé. Je leur ai dit que j'acceptais, que j'avais le matériel pour leur putain d'émission nécrologique. Ils viendront mardi. Je n'échapperai pas à l'interview. Le style vieux-con-bourré-de-souvenirs-et-les-racontant. Horreur de ça. Il faut tout de même que je me trouve une chemise propre.

Je suis sorti vers 10 heures... Il y avait une chaleur qui venait, une promesse dans le ciel et dans les branches...

Il n'y a jamais personne par ici. Les collines ont servi un moment comme terrain d'entraînement à des camions de rallyes, mais il y a beau temps que l'herbe a repoussé.

Des oiseaux sont passés et je me suis senti bien. Il arrive que mon dos me surprenne : il me laisse tranquille... Je considère cela comme une faveur, et j'ai décidé de prolonger la promenade en direction de l'ancienne cité...

C'était drôle, j'avais l'impression que tous les fantômes évoqués les jours précédents me suivaient... Nous formions une équipe, une tribu dont j'avais retrouvé la vieille trace : les trois Botang, Wansa Sidrons, Kajeski, Ernst Zopalev, Sandra et tous les autres...

La meilleure équipe du monde et j'en étais le chef.

Le bruit du vent qui remuait les feuilles donnait l'impression d'une conversation amicale ; ainsi doivent parler les morts.

Et puis, il y a eu une retombée de silence ; je me trouvais dans le fond de la combe, et le vent sifflait sur la ligne des crêtes...

C'est alors que je les ai entendus.

C'était loin encore. Ils ne devaient pas être très nombreux... trois ou quatre tout au plus... des enfants.

La région n'est pas dangereuse. Il ne m'est jamais rien arrivé au cours de ces promenades, mais des voyageurs ont parfois été attaqués...

J'ai quitté le sentier et j'ai coupé par les fougères. J'ai commencé à souffler car le terrain montait. Au sommet (on appelle ce coin le Camp du Cheval, je n'ai jamais su pourquoi), je me suis glissé sur le ventre et

j'ai écarté le sable et les racines. Je les ai vus. En fait, ils étaient six. A 50 mètres en contrebas, sur ma droite, dans les ruines des anciens garages. J'ai tout de suite compris ce qu'ils faisaient et les larmes me sont venues... Ils jouaient avec un bidon en plastique transparent... Ils avaient tracé grossièrement les limites du terrain, et les buts sur le sol débarrassé des gravats. Je les ai regardés jusqu'à la nuit. Qui pouvait leur avoir appris ces règles ? Peut-être les avaient-ils réinventées, peut-être était-ce un jeu immortel, naturel à l'homme, conjugant la course, le saut, la force, l'adresse, l'intelligence, le triomphe et la



défaite... Et ces six mêmes recommençaient le cycle. Rien ne mourrait jamais. Je n'ai pas voulu les interrompre. Ils auraient peut-être pris peur... Mais je reviendrai demain, je sais que je les retrouverai.

Et puis, j'ai quelque chose à leur donner : c'est sous mon lit depuis près d'un demi-siècle... Ce doit être plein de poussière, mais je suis sûr que l'enveloppe est encore en bon état. Je ferai l'émission, cela n'a aucune importance, et lorsqu'elle sera terminée, je descendrai parmi ces gosses et je leur donnerai mon ballon.

Après, après seulement, il sera temps de rentrer.

la collection "Autrement Albums" est dirigée par
Henry Dougier et Hélène Werlé.
directrice artistique : Corinne App.
fabrication : Bernadette Mercier.

DANS LA MÊME COLLECTION

LOS ANGELES, L'ÉTOILE OUBLIÉE DE LAURIE BLOOM

par Enki Bilal et Pierre Christin, 88 p. 98 F.

VIENNE – TRIESTE – VENISE -

par Régis Franc et Jean-Marc Terrasse, 80 p. 98 F.

PRAGUE : UN MARIAGE BLANC

par Marie-Françoise Plissart et Benoît Peters, 96 p. 98 F.

LADY POLARIS

par Jean-Claude Mézières et Pierre Christin, 80 p. 98 F.

à paraître en 1987

TANGER, CASABLANCA ET QUELQUES...


par Loustal et Tito Topin.

ENKI BILAL A PUBLIÉ :

AUX ÉDITIONS DARGAUD, COLLECTION "LÉGENDES D'AUJOUR-D'HUI" (SCÉNARIO CHRISTIN) : La Croisière des oubliés, 1975. Le Vaisseau de Pierre, 1976. La Ville qui n'existait pas, 1977. Les Phalanges de l'Ordre noir, 1979. Partie de chasse, 1983. **AUTRES ALBUMS :** Mémoires d'Outre-Espace (COLL. PILOTE), 1978, rééd. 1983. La Foire aux immortels, 1980. Images pour un film (avec J.-M. Thévenet), 1983. La Femme Piège, 1986. **AUX ÉDITIONS HUMANOÏDES ASSOCIÉS :** Exterminateur 17 (scénario Dionnet), 1979, rééd. 1983. Crux universalis, 1982. **AUX ÉDITIONS FUTUROPOLIS :** Le Bal maudit, 1982, rééd. de l'Appel des Etoiles. Die Mauer (Le Mur), 1982, Portofolio. Grange bleue (avec D. Grange, Tardi et Pichard), 1985. L'Etat des stocks, 1986. **AUX ÉDITIONS AUTREMENT :** Los Angeles (avec Pierre Christin), 1984.

PATRICK CAUVIN A PUBLIÉ :

AUX ÉDITIONS JEAN-CLAUDE LATTÈS : L'Amour aveugle, 1975. Monsieur Papa, 1976. E = MC2 mon amour, 1979. Nous allons vers les beaux jours, 1982. **AUX ÉDITIONS ALBIN MICHEL :** Laura Brams, 1984. Haute Pierre, 1985. Povchéri, 1987.



Cet ouvrage a été achevé d'imprimer en mars 1987 sur les presses de l'imprimerie Berger-Levrault, à Nancy et inscrit dans les registres de l'éditeur sous le numéro 163. Dépôt légal : 2^e trimestre 1987. Imprimé en France.

C'est en 075 que les instances dirigeantes décidèrent de supprimer le ballon. A partir de cet instant, la pénétration du joueur lui-même dans la cage compta pour un but... Le nom de «football» disparut: il ne convenait plus à ce nouveau jeu... Je dois être l'un des derniers à m'en souvenir... Dommage... Ce fut un bien beau sport...